

# *Le jardin extraordinaire*

Récit non exhaustif «scribé» d'après nos entretiens passionnants  
avec Raymond [REDACTED] les 1<sup>er</sup> novembre 2019 et 7 février 2020

« Une famille c'est comme un jardin, si on n'y fout pas les pieds ça se met à pousser à tire-larigot, ça meurt d'abandon. »

Serge Joncour - *Repose-toi sur moi*

# TABLE DES MATIÈRES

## *Le jardin extraordinaire*

Prologue	page 9
Chapitre 1 Semer	page 17
Chapitre 2 Entretenir	page 47
Chapitre 3 Déployer	page 69
Chapitre 4 Cueillir et savourer	page 97
Chapitre 5 Contempler	page 113
Épilogue	page 129

# PROLOGUE

Vous qui m'avez invité à me raconter, osez-vous vous faufiler dans mon jardin secret ? La porte imaginaire n'est pas bien lourde à pousser. Non, car je n'ai rien à cacher. Tout ce que je raconte ici est vrai, naturel, spontané. Alors pourquoi un jardin « secret » ? Parce que vos yeux et vos oreilles ne se doutent pas de tout ce qui a pu m'arriver, ni de tout ce que j'ai ressenti au cours de ma vie. Si vous avez certainement eu vent de certaines anecdotes, je ne me suis pas toujours épanché sur mes émotions, bien que souvent débordantes chez moi. Allez, n'ayez crainte, la porte n'est pas pesante, juste un peu

rouillée. Mais ce que vous trouverez derrière est bien vivace. Des plantations colorées, à admirer ou déguster, à l'image du foisonnement de mes souvenirs gais et exaltants. Des vieilles racines que je peine à déterrer, tel le poids d'un passé parfois triste et douloureux. Un épouvantail qui n'a rien d'effrayant, mais qui veille, telles les âmes de celles et ceux qui étaient et ne sont plus. Des guides immortels. Quoi d'autre ? Le chant des oiseaux parfois, le tonnerre qui gronde tantôt. La vie qui virevolte somme toute, la vie que je savourais et déguste encore.

Le jardin n'a rien d'anodin pour moi. C'est mon coin de paradis. Dès que l'on a emménagé, avec Ginette, dans notre premier nid d'amour, rue [REDACTED], on a loué un terrain pour y cultiver un jardin. La propriétaire, madame [REDACTED], y avait installé un garage, au même endroit, on pouvait donc entreposer notre 4CV. À l'époque, on ne laissait pas les voitures dormir dehors. Et à côté donc, ce lopin de terre. On cultivait nos légumes, exactement comme aujourd'hui, mais en bien moins grand ! On en prenait soin tous les jours. Il nous suffisait de gambader dix minutes à pied pour le rejoindre depuis notre petit appartement. Au fil de nos

déménagements successifs, j'ai perpétué la tradition. Lorsque l'on s'est installés rue Bravard, dans la petite maison que nous avait dégotée le père [REDACTED], j'ai vite pressenti le potentiel de la cour en ciment. Le « Pépé », comme on appelait mon beau-père, était maçon, il m'a aidé à tout casser. On a ainsi agrémenté la cour de rosiers et autres fleurettes, on a même pu y planter quelques salades et y construire une volière pour les poules et les canaris. Forcément, les w.c. trônaient dans un coin et un cabanon nous permettait d'entreposer nos vélos. Quand est venu le temps de l'installation rue [REDACTED], en 1972, le jardin s'est agrandi. Et la basse-cour aussi ! J'avais des poules, des lapins, des canards. Un jour, alors que la canne avait mis bas, toute la famille s'était éclipsée sous le grillage. Je les avais vus traverser à la queue leu leu dans la cour de l'immeuble voisin. De quoi en faire sourire quelques-uns. Dix canards qui se pavant à [REDACTED], c'est quand même joli à voir. On avait un coq qui chantait et personne ne s'en est jamais plaint. Madame [REDACTED], notre plus proche voisine, était trop contente. Elle profitait de cette animation. On la voyait glisser son regard par-dessus la balustrade. Il m'est même arrivé de descendre des moutons

depuis [REDACTED] pour que la brebis fasse ses petits. Une fois, alors que la naissance s'annonçait compliquée, j'ai appelé le vétérinaire qui avait sursauté quand je lui avais précisé notre adresse. Des moutons en pleine ville ? C'était pourtant vrai. Il n'avait jamais vu ça, qu'il m'avait dit. Je le revois encore pendre la pauvre brebis dans le dépôt du garage pour tirer les petits. Le premier, puis le deuxième. « Merde, merde, merde », a-t-il enchaîné. « Il faut abattre la brebis ». La pauvre n'aurait pu survivre à l'événement. On a donc élevé les agneaux au biberon. Ce n'est qu'une fois qu'ils avaient suffisamment grandi qu'on les a remontés à [REDACTED], dans la petite remorque que j'accrochais fièrement à la voiture.

Je ne sais pas d'où me vient cette passion pour les animaux. Mais je sais que dès que je me suis installé avec Ginette, nous en avons toujours eu ! Sans oublier mes fidèles compagnons, les chiens. Le 11 août 1961, quand j'ai été libéré de l'armée, je suis d'ailleurs revenu avec un chien. Mon père n'en a jamais voulu, j'ai dû le donner au chenil de la [REDACTED]. J'avais eu beaucoup de peine ce jour-là. Mon père, pour me reconforter, me disait : « Quand tu seras chez toi, tu t'en

prendras un ». Je ne m'en suis pas privé. J'ai d'abord eu un cocker que l'on me prêtait pour la chasse. Ensuite, j'avais construit un petit enclos pour qu'ils soient bien installés et en forme pour le week-end. Mes premiers chiens s'appelaient Roxane, puis Yako. Ce dernier s'est fait tirer sur la patte par un chasseur qui l'a pris pour un lapin. Le vétérinaire m'avait dit que sa patte handicapée ne l'empêcherait pas de chasser, mais qu'il souffrirait beaucoup. Alors on l'a piqué. En revenant à la maison, j'ai fait croire à Nadine qu'il m'avait échappé et que je l'avais perdu dans les bois. Elle aurait été trop affectée par sa mort. Alors, pour entretenir la légende, de temps en temps, on partait à [REDACTED] et on faisait semblant de chercher Yako dans les bois. J'ai aussi eu de grands gaillards : Samba et Java. Ce deux-là m'ont fait courir, je passais mon temps à les suivre à vive allure. Bref, dès que j'ai pu, j'ai toujours eu des chiens et je m'y suis toujours attaché.

Chez mes parents, enfants, on avait des chats, des cobayes et des pigeons. Même des tortues. Au grand désespoir de mon père. Après la guerre, je lui avais emprunté sa bêche afin de construire un petit parc pour les cobayes et les pigeons que je

chérissais tant ! Quand il s'en était rendu compte, il avait tout envoyé valser. Il disait que les cobayes engloutissaient toute la luzerne. C'est vrai que ces bestioles mangent autant que les lapins. Mais petit, je ne me rendais pas compte de cela. Je les voyais comme des compagnons qui me permettaient de gratouiller dans la terre. Sans doute inspiré par mon père qui était un excellent jardinier. Chez nous, il n'y avait pas un centimètre de pelouse, tout était cultivé à la main. Quand il rentrait du travail, chaque soir, nous étions toutes et tous de corvée d'arrosage. On remplissait une grande bache à ras bord, la Raymonde, ma maman, nous aidait, tant c'était lourd. On devait hisser le récipient depuis le fond du puits, qui plongeait à douze mètres sous terre. Cela en faisait des seaux et des allers-retours. Quand était venue la saison de bêcher le jardin, il invitait ses copains du bassin, où il travaillait. La Raymonde préparait un bon dîner et tout le dimanche, les hommes œuvraient. Ça se faisait au printemps, j'en garde de sacrés souvenirs. Une année, ils avaient même miné le terrain. C'est-à-dire qu'ils creusaient, creusaient, creusaient, et ensuite, retournaient la terre avec leur pelle. Oh, c'est que ça a toujours travaillé dur ici. Mais

on ne craignait rien. Nous n'avions de toute façon pas le choix. Mon père entretenait aussi sa propre vigne, derrière la maison. Dans un grand tonneau, la saison venue, il déposait les grappes fraîchement récoltées. Il versait quelques seaux d'eau pour en faire une boisson liquide. C'était une vraie piquette, mais il n'avait pas l'air de trouver cela mauvais. Il achetait tout de même quelques bouteilles de temps en temps, car chaque soir il buvait son petit canon. Ma mère, jamais.

Alors oui, cet amour pour le jardin, je le tiens bien d'Antonin, mon père. Quant à mon caractère, je laisse encore un peu de suspense, mais sans doute l'avez-vous deviné, vous qui osez vous faufiler dans mon jardin secret...